

Ulani, ma princesse méo

Du même auteur

Du Paradis à l'Enfer (2013)

Quand la rose s'épanouit, le citoyen dépérit - (2014)

Quand la rose s'épanouit, le citoyen dépérit (tome 1) - (2015)

Quand la rose s'épanouit, le citoyen dépérit (tome 2) – (2015)

Francis BERNHARD

**Ulani, ma princesse
méo**

(L'extermination du clan Phanh)

LES ÉDITIONS DU NET
22, rue Édouard Nieuport 92150 Suresnes

En hommage au Colonel Robert Jambon, commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'ordre national du Mérite, croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, croix de la valeur militaire, chevalier du Million d'éléphants et du Parasol blanc, commandeur de l'Ordre national de Côte d'Ivoire, tué sur le monument indochinois de Dinan le 27 octobre 2013, victime de ses valeurs : honneur — loyauté.

Avec un clin d'œil particulier pour les Méos, hommage à ces Hmongs qui ont combattu pour préserver la liberté du Laos, leur pays de cœur, contre « l'invasion rouge », ce joug toujours plus envahissant, toujours plus dévastateur. En épousant la démocratie, ils se sont condamnés à vivre en martyrs sans espoir de connaître un jour la réalisation de leur vœu. Ils se sont condamnés à une extermination qui s'avère inévitable. Seul choix : mourir libre plutôt que de vivre soumis. Malheureusement, un cas inintéressant qui n'émeut personne ! Même les plus puissants détournent le regard, pour ne pas culpabiliser, pour ne pas avoir à avouer leur honte...

En ce siècle de la mondialisation, ces minorités n'existent déjà plus, elles ont presque été complètement décimées... donc le jeu en vaut-il encore la chandelle ? Quelques mois, quelques années tout au plus, et la page sera tournée. Alors un peu de patience, de tels événements seront vite oubliés ! Et puis, la morale ne donne-t-elle pas raison à ces grandes puissances ? N'ont-elles pas le soutien de Jean de la Fontaine ? « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Cela aussi, Robert Jambon l'avait compris, mais trop grande était sa foi... Il en est mort !

(Mes remerciements à pixabay.com pour la photo de couverture libre de tous droits.)

Avant-propos

Caractérisé par la vraisemblance des intrigues qui reposent sur des faits réels, ce roman évoque les péripéties d'un jeune militaire immergé au sein d'un peuple méo en plein désarroi qui n'a d'autre solution que de se rebeller pour échapper à l'extermination.

Transposé autour de l'aventure d'un clan confronté à l'oppression d'un pouvoir toujours plus pesant, ce roman établit sa trame sur des événements d'une extrême cruauté où s'affrontent les thèmes de l'amour, de la passion, du courage, et de la soif de vivre. Pour préserver la vie de leurs familles, leur assurer des jours meilleurs, les hommes et les femmes de ce petit peuple accomplissent des prouesses indicibles, au péril de leur vie, déployant des qualités extraordinaires à la hauteur de leurs sentiments. Pour eux, un simple quotidien ! Et tout cela dans une indifférence internationale totale.

Sur le fond d'une rébellion, somme toute légitime, ce roman a pour but primordial de dévoiler au lecteur l'existence de ces minorités inconnues du grand public qui luttent jour après jour pour leur survie. Au XXI^e siècle, un génocide déclaré qui n'apitoie personne. Il est vrai qu'en ces périodes de grandes migrations, les États européens considèrent qu'ils ont beaucoup mieux à faire sur leurs propres territoires que d'aller glaner des ennuis supplémentaires en pays asiatique. Un prétexte tout à fait approprié pour se voiler la face et museler sa conscience...

Ce jeune officier va vivre une aventure exceptionnelle dont l'issue lui sera fatale. Partageant le quotidien permanent de ces hommes et de ces femmes qui cherchent par tous les moyens à survivre, observant avec écœurement cette mise en marge de la société conduisant les familles à une déchéance inéluctable, il ne pourra rester indifférent, et finira par s'impliquer corps et âme

dans cette lutte injuste qu'il juge inhumaine, intolérable, inadmissible tant les rapports de force sont inégaux. Cette complicité le détournera d'ailleurs très vite de sa mission première. En prenant fait et cause pour ces minorités, il s'engagera dans un combat suicidaire dont il ne pourra pas sortir vainqueur, mais il reste parfaitement conscient de la portée de sa décision... un vrai dilemme cornélien ! Qu'aurait-il dû faire ? Fuir ! Cette solution ne l'a jamais effleuré...

Dès 1975, à la suite de la débâcle américaine au Vietnam, toute la région est livrée à l'ambition démesurée d'un communisme pur et dur incarnée par des Vietminhs audacieux dont la volonté d'expansion est sans commune mesure. Ils viennent de faire mordre la poussière à la plus grande puissance capitaliste du monde occidental, et comptent bien ne pas s'arrêter en si bonne voie. Un but affiché, anéantir ceux qui se sont opposés à eux en combattant dans les rangs français puis américains.

Le peuple méo, assimilé à la minorité hmong, combattra d'abord aux côtés des Français pendant la guerre d'Indochine, puis des Américains pendant la guerre du Vietnam, marquant ainsi un choix prononcé pour la démocratie aux dépens du communisme. Malheureusement, le destin en décidera autrement. « Vae victis¹. »

Ces combattants valeureux et courageux avaient, à l'époque d'une l'Indochine sur le déclin, sollicité l'honneur de rejoindre leurs camarades français dans la cuvette de Diên-Bien-Phu pour cet ultime combat pressenti. Un choix délibéré, car il était bien connu de tous que cette guerre était perdue. Ils savaient aussi que si les Vietminhs faisaient des prisonniers chez les Français, ils n'auraient aucune mansuétude pour ces « chiens de Méos ». Des liens étroits s'étaient créés entre ces combattants français et hmongs, dévouement, générosité... une amitié sans failles qui allait jusqu'à l'abnégation totale. Qu'y a-t-il de plus noble que le don de soi ? Que le sacrifice suprême ?

¹ Malheur aux vaincus.

Ce petit peuple au cœur immense ne méritait donc pas d'être oublié. Et pourtant ! Dès 1975, se tournant vers l'Occident, il ne cessera pas de multiplier ses appels « au secours ». Les cris étaient stridents, désespérés, mais l'écho était resté très faible. Cependant, rapportées par quelques immigrants asiatiques qui avaient réussi à fuir cet enfer, des rumeurs d'extermination étaient quand même parvenues jusqu'aux portes de l'Élysée. Peu flatteuses, elles dénonçaient un immobilisme occidental qui fermait les yeux sur un génocide déclaré au Laos. Honte, remord, la France ne se sentant pas très sereine avait décidé de s'en assurer. Washington avait suivi. Ciel et terre n'avaient pas été retournés pour autant. La mobilisation n'en était pas à ce point. Pas un grand branlebas de combat, seulement quelques mesurette consenties plus pour apaiser les consciences que pour régler le problème. À priori, cet enjeu ne méritait pas de troubler la quiétude de la paix retrouvée.

C'est donc dans ce contexte qu'en 1976, Francis Bertrand fut « balancé » au Laos comme observateur avec pour mission de vérifier, de confirmer ou d'infirmer la véracité des exactions annoncées. En immersion totale dans le milieu méo, il avait été immédiatement confronté à l'ampleur du désastre, et pris très vite fait et cause pour ce peuple pourchassé par des « Viet-Lao » implacables dont le but avéré n'était autre que d'exterminer ces minorités jusqu'au dernier... Le clan Phanh, dans lequel Bertrand avait débarqué, s'était installé sur les montagnes environnantes de Louang Prabang. Les membres essayaient d'assurer au mieux la protection et la subsistance de leurs familles. Pour cela, chaque homme (et chaque femme) en mesure de porter une arme devait vivre en guerrier, toujours prêt à défendre chèrement sa vie, seul bien qui lui restait. L'arrivée de Bertrand avait été ressentie par ces hommes comme un appel d'air bienfaisant. L'idée avait même germé que l'Occident avait entendu leurs appels de détresse, ce en quoi Bertrand ne les avait pas dissuadés. Ce dérivatif leur avait redonné volonté, dynamisme, et Bertrand avait profité de ce regain. Il s'était alors activé à restructurer l'organisation combattante, la rentabiliser, mais aussi la sécuriser. Sa devise : « Frapper fort, fuir vite ! » « Un héros mort n'intéresse personne, disait-il,

cela ne fait qu'un combattant de moins, ou, pour l'ennemi de l'engrais en plus. »

Bertrand ne ménagera ni son temps ni sa peine... l'amour également au rendez-vous renforcera des convictions déjà bien ancrées, confortant une volonté indéfectible d'aider ce peuple par tous les moyens... Cette détermination le conduira à déclencher l'irréparable... le 29 novembre, il franchira le Rubicon... une action qui sonnera le glas...

S'il vous reste, ne serait-ce qu'un brin d'humanité, ce roman ne vous laissera pas indifférent, et vous entrainera dans une lutte où se mêlent bonté, cruauté, amour... Pris dans cette tourmente, vous ne relèverez les yeux qu'à la dernière page !

Cet ouvrage vous fera découvrir l'existence de cette ethnie mal connue, voire inconnue, condamnée à disparaître en raison d'un choix de vie non compatible avec celui du pays dirigeant. De plus, il rend surtout un brillant hommage à ce peuple qui a tant donné à la France et qui a si peu reçu en retour, même si notre pays s'est, par certains côtés, mieux comporté que d'autres nations... mais on peut toujours faire plus. Le Laos, c'est loin...

En 2015, ce peuple, du moins ce qu'il en reste, lutte toujours pour sa survie, et toujours dans une indifférence la plus totale. Quand Bertrand avait rejoint le Nord Laos, plus de 300 000 Hmongs se terraient encore dans les montagnes. Aujourd'hui combien en reste-t-il ? Selon une estimation, environ 5 000 ? Peut-être moins ! Mais tant qu'il en restera, ne serait-ce qu'un seul, les « Viet-Lao » ne seront pas satisfaits... Leur haine est grande, insatiable : « Un bon Méo est un Méo mort ! »

Chapitre I : illusion, ou réalité ?

En cette soirée du 7 septembre 2001, le temps a fraîchi, serait-ce déjà les prémices marquant la fin de l'été ? Certainement ! Cette saison ne sera décidément pas à inscrire au registre des meilleurs millésimes. Après un coup d'œil à sa montre, Francis Bertrand note qu'il est déjà 19 h 20. Il attend le dernier membre de son club de bourse « Les Dauphins » dont il va présider ce soir la première réunion de la rentrée 2001-2002. Créé en avril 2000 entre amis boursicoteurs, le club se réunit le 1^{er} mercredi de chaque mois au premier étage d'un local mis à disposition par les propriétaires d'un restaurant, eux-mêmes membres assidus. En contrepartie, à l'issue de la gestion de leur compte titres, le club a pris l'habitude de dîner sur place : tous, hormis les propriétaires, trop accaparés par le service du soir. Sur les sept membres, six hommes et une pauvre esseulée. Quatre d'entre eux sont déjà en place, papotent, relatant souvenirs de vacances et reprises du travail, un est excusé... seul Norbert se fait attendre. Dans dix minutes, la séance débutera. Francis dressera le bilan de leur portefeuille et proposera les opérations à effectuer... achat et vente d'actions. Ses amis lui faisant toute confiance, en une demi-heure, trois quarts d'heure tout au plus, l'affaire devrait être réglée. Ils passeraient alors aux choses sérieuses... le repas des retrouvailles. L'ambiance y est toujours très sympathique, très animée. Il n'est pas question de se priver ; apéritifs : whisky, champagne... ; plats : au goût de chacun... Ce rassemblement amical autour d'une bonne table est en fait devenu le moment phare de la réunion mensuelle. En outre, ils ne se sont pas revus depuis deux mois... le moment sera donc solennel.

Le léger bruissement des feuilles des arbres environnants et le ciel revêtu de sa teinte orange violacé l'engourdissent, le replongent quelques années en arrière, dans cette savane où il se tenait si souvent à l'affût, guettant l'arrivée du « gibier ». Attente profes-

sionnelle ou attente de loisir... peu de différence en fait, seule la proie différait !

Il avait tué son premier cob de Buffon dans cette même ambiance, mais cela avait été son premier et son dernier animal à poil. Plus tard, quand il participera à des chasses, même en métropole, il manquera toujours ses cibles... Volontairement ! Par nature et par fonction, il ne se laisse jamais aller à la sensiblerie, mais tuer une de ces bêtes au port si majestueux lui avait fait de la peine. Elle s'était dressée devant lui, sans défense, avait relevé la tête avec fierté pour fixer l'inconnu qui allait modifier le cours de sa vie. Les oreilles bien droites, les narines palpitantes avaient humé la présence du danger qui lui dictait de filer au plus vite. Se cabrant, elle avait alors pris la fuite. Elle courait vite, mais pas suffisamment ! La balle l'avait rattrapée... La base de la nuque avait éclaté sous l'impact, elle était morte sur le coup. Sans souffrir ! Il se souviendra longtemps du regard de ce cob qui savait qu'il allait mourir. Francis avait reconnu ce voile d'inquiétude et de tristesse qui passe furtivement dans les yeux d'un condamné quand il sent sa fin proche. Ce signe ne trompe pas, trahissant toutes les futures victimes aussi détachées soient-elles... en apparence. Ses pupilles noires d'une grande douceur paraissaient l'interroger : « Pourquoi, semblaient-elles lui demander ? » Il n'avait pas de réponse, parce qu'à 30 ans, quand vous êtes plongé dans cette immensité africaine, cela vous monte à la tête, vous vous prenez pour le maître du monde, le roi de la savane. Pourquoi ? Une question sans réponse : tout simplement pour dire que vous l'avez fait ! C'est bête ! Pour le trophée ! Un tir superbe dont il n'avait pourtant tiré aucune gloire. Il avait offert le cob à Albert, Sénoufo de Ferké². Lui par contre était fou de joie. À partir de ce jour, il s'était consacré à l'outarde, la pintade, le pigeon vert et la perdrix... il y avait assez à faire avec les animaux à plumes, et ce n'était pas pareil ! Avec du recul, il constatait qu'il était plus facile d'abattre un de ses semblables qu'un animal ! À ce stade, les bel-

² Ferkessédougou : ville du District des Savanes au nord de la Côte d'Ivoire, dont le chef-lieu est Korhogo.

ligérants savent pourquoi ils se massacrent ! Ils sont à armes égales...

Une tape sur l'épaule le fait sursauter et le ramène à la réalité... Norbert est arrivé !

Ils rejoignent alors les autres. L'assemblée est au complet. Le retardataire, tout en prenant le temps de saluer chaque membre, fait remarquer que dans la rue, il a croisé d'abord quelques Asiatiques qui se déplaçaient deux par deux, puis à une centaine de mètres d'ici, un attroupement d'une dizaine. Tous sont vêtus de noir. Un peu surprenant, à ses dires, car ils semblaient attendre on ne sait quoi ? En souriant, il s'enquiert auprès de Paul et de son épouse, d'une réception éventuelle de clients chinois conviés à faire bombance. Carine répond par la négative, en concluant : « Ils attendent certainement leur bus ». Sur cette réponse sibylline, la cloche de l'église ayant marqué la demie, il était temps d'ouvrir la séance et d'engager les débats...

Il allait être 20 h 15. Alors que la séance touchait à sa fin, deux hommes de type asiatique font soudain irruption dans la salle et les braquent de leurs armes. Tous deux sont munis de pistolets Makarov. Bien que l'armement soit assez vétuste, il n'en reste pas moins convaincant. L'homme qui semble être le chef, et le confirme en prenant la parole dans un français bien approximatif, mais parfaitement compréhensible nous dicte ses consignes. Elles sont d'une simplicité désarmante !

« Ne pas bouger, sinon nous tirer ! »

La stupéfaction est totale ! À cette incompréhension se mêle une certaine crainte : « Que viennent faire des Chinois dans une commune comme celle-ci ? », pensent les membres présents. Francis essaie de reprendre la situation en main.

« On pourrait savoir ce qu'il se passe », questionne-t-il, avec le plus grand calme.

— Toi, attendre ! »

Une telle réponse ne débloque pas la situation, mais elle laisse au moins entendre que la position n'est pas figée, qu'un événement va suivre. Bertrand, en tant qu'ancien militaire, a déjà

été confronté à ce type de situation et sait qu'il faut avant tout garder son calme. Il n'est jamais très agréable de se retrouver face aux trous noirs de calibres que l'on vous balade sous le nez, mais, c'est plutôt bon signe. En effet, car en vieux soldat, il sait aussi que si ces personnes étaient venues pour attenter à leurs vies, ils seraient déjà tous morts, et personne n'aurait pu s'y opposer. Donc rien n'est perdu, il faut se faire une raison et il se veut rassurant vis-à-vis de ses congénères. Il ne faudrait surtout pas que l'un d'eux perde le contrôle de ses nerfs, ce qui pourrait entraîner une aggravation de la situation en déclenchant une escalade incontrôlable. Aussi, d'une voix la plus douce possible, sans faire de gestes inconsiderés, les mains bien en évidence, il s'exprime avec toute la lenteur voulue, un langage qui se veut amical, surtout pour les personnes qui ne dominent pas cette langue.

« Surtout, gardons notre calme, ce ne sont que des émissaires, ils attendent en fait la personne qui dénouera cette situation. Rien ne se passera tant que ce quidam ne sera pas là. Donc patience ! Pour l'instant, nous n'avons rien à craindre.

— Silence », s'écrie l'homme, mais sans agressivité. Son visage ne marque aucune incompréhension, il semblerait même qu'il ait parfaitement compris les paroles énoncées par Bertrand, mais il tient aussi à garder la situation bien en main.

L'attente se poursuit. Son acolyte s'est statufié. Seul le chef présente quelques signes d'inquiétude en jetant souvent des regards furtifs vers l'entrée.

Quelques minutes plus tard, des pas résonnent dans l'escalier, un groupe de deux hommes, pistolet au poing, s'engouffre dans la salle, se plaçant de part et d'autre de la porte d'entrée.

Alors elle apparut !

Une femme qui avait dû être d'une grande beauté vêtue également de noir était apparue à la porte accompagnée d'un homme un peu plus âgé, au visage très marqué. Son port majestueux dénonce une femme de grande noblesse. L'instant est pathétique. Tous les membres du club ont les yeux rivés sur cette apparition

inattendue. Bertrand s'est levé d'un bond, renversant sa chaise, le choc est trop grand.

« Ulani, Keon », s'écrie-t-il, les yeux ébahis par cette vision.

Même avec 25 ans de plus, Ulani n'a rien perdu de son charme, tout en elle respire la femme de classe, superbe, séduisante. Ses longs cheveux noirs soyeux qui lui balayaient le dos s'arrêtent désormais à hauteur des épaules, une large frange lui barrant une partie du front. Ses yeux noirs, légèrement en amande, tranchent sur l'ovale d'un visage au teint légèrement hâlé, au premier abord, quasi sans relief. Même si elle ne paraît pas son âge, elle a cependant fêté ses 45 ans en mai, et Bertrand note que ses yeux trahissent le temps passé, la fatigue accumulée, les craintes et les angoisses d'une existence vécue dans la clandestinité. Il se remémore ce petit nez mutin planté au-dessus d'une bouche gourmande aux lèvres bien pleines. Avec l'âge, l'arc de cupidon s'est légèrement effacé, les commissures des lèvres se sont abaissées et les lèvres se sont affinées. Une citation de Jean Cocteau lui revient à l'esprit : « Un défaut de l'âme ne peut se corriger sur un visage, mais un défaut du visage, si on le corrige, peut corriger une âme. » Il imagine un peu de fard sur ce visage naturel, sans maquillage, et aussitôt, l'image d'une beauté gracieuse s'offre à ses yeux : cette Ulani qu'il a quittée, il y a si longtemps maintenant...

De taille assez grande pour une Asiatique, elle a su préserver ses formes harmonieuses ; son corps est resté svelte, la poitrine sans être opulente est toujours aussi orgueilleuse, et tend avec arrogance le tissu de son corsage.

Cette apparition déroutante déverse son lot de souvenirs qui affluent et se bousculent pêle-mêle. Il se rappelle leur première rencontre : elle portait sa jupe de tradition³ : une poupée adorable, une vraie perle dans son écrin. Pour lui, cela avait été le coup de foudre. Il la revoit aujourd'hui comme si c'était hier. À cette intrusion inopinée, son cœur s'est emballé. Que d'émotion ! Que de bonheur !

³ le fameux sinh multicolore

Il fait le tour de la table et se dirige vers ces personnes venues d'ailleurs. Rêve, réalité, il ne sait plus que penser.

La femme qu'il a appelée Ulani se dirige alors vers lui. Malgré toute la fierté révélée émanant de cette femme, elle ne peut s'empêcher d'allonger le pas, incapable de dissimuler ses larmes. Un face à face émouvant, un échange de regards envoutant. L'atmosphère qui s'est chargée d'électricité se fait lourde, les personnes présentes sont conscientes que ces retrouvailles n'ont rien d'une histoire banale. Il s'en dégage une impression oppressante où se mêlent des sentiments de douceur et de féérie.

De sa main droite, il lui caresse la joue avec une affection toute particulière comme s'il avait peur de la voir disparaître. Tous deux prennent soudain conscience de la réalité, et tombent dans les bras l'un de l'autre, se tenant enlacés, sans bouger. Cette étreinte dure quelques minutes où chacun retient son souffle attendant une explication qui ne pourra manquer de suivre, mais pas maintenant, l'instant présent est réservé au recueillement.

Ce moment de faiblesse passé, la dignité reprend ses droits, le devoir d'une princesse ne peut souffrir l'indécence. Les retrouvailles avec Ulani étant closes, Bertrand se tourne vers Keon à qui il donne une accolade tout amicale. Les deux amis sont heureux de se revoir.

Pour Bertrand, il est temps de faire les présentations. Aussi, avec une grande émotion, il prend la parole pour informer les membres de son club.

« Cette arrivée fortuite me replonge dans le passé », commence-t-il, avec des trémolos dans la voix. « Je vous présente la princesse Ulani qui est la fille du prince Kham Phou Phanh dont la principauté se situe dans une province du nord Laos où j'ai eu le grand honneur de sévir en 1976. » Puis entourant les épaules de l'homme aux côtés de la princesse, « cet homme, mon camarade de combat se nomme Keon, je vous fais grâce de la suite de son nom qui est long et compliqué à retenir. Nous étions capitaines ensemble, mais je pense qu'il a dû prendre du galon depuis.